



CÉLÉBRATION

DU

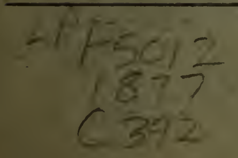
QUATRIEME ANNIVERSAIRE

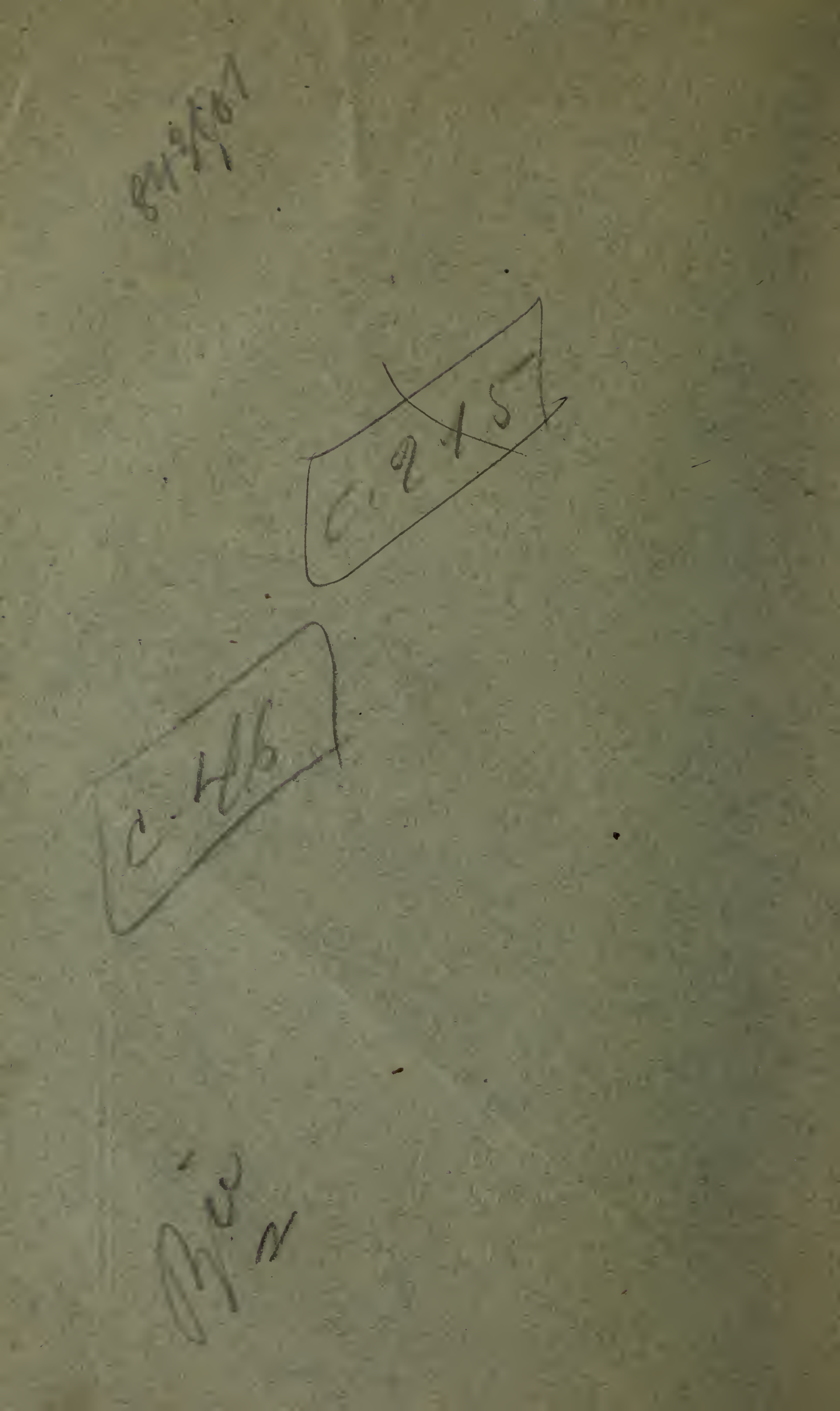
SECULAIRE

DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'IMPRIMERIE EN ANGLETERRE PAR CAXTON

REVUE DE L'EXPOSITION DE LIVRES, MANUSCRITS, MÉDAILLES, ETC., TENUE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES ET DES NUMISMATES DE MONTRÉAL. — DISCOURS DE MM. DAWSON, CHAUVEAU, WHITE ET MAY

MONTREAL
BUREAU DE "LA REVUE DE MONTREAL"
39, rue St-Jean-Baptiste
1877





CÉLÉBRATION

DU

QUATRIEME ANNIVERSAIRE

SECULAIRE

DE L'ETABLISSEMENT DE L'IMPRIMERIE EN ANGLETERRE PAR CAXTON

REVUE DE L'EXPOSITION DE LIVRES, MANUSCRITS, MÉDAILLES, ETC., TENUE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES ET DES NUMISMATES DE MONTRÉAL. — DISCOURS DE MM. DAWSON, CHAUVEAU, WHITE ET MAY

MONTREAL
BUREAU DE « LA REVUE DE MONTREAL »
39, rue St-Jean-Baptiste
1877

CELEBRATION

DU

QUATRIEME ANNIVERSAIRE SECULAIRE

DE

L'ÉTABLISSEMENT DE L'IMPRIMERIE EN ANGLETERRE

Il y a, paraît-il, quatre cents ans cette année que Caxton a établi l'imprimerie en Angleterre. Or, comme la mode des anniversaires séculaires se propage de plus en plus, on a trouvé là, en Angleterre et dans les colonies anglaises, un excellent prétexte pour une *célébration.*

A Londres et en plusieurs autres endroits, il y a eu exposition de livres, de gravures et de manuscrits, et M. Gladstone a prononcé un discours remarquable.

Le Canada a voulu faire sa part dans cette démonstration, comme il l'avait faite dans les célébrations centenaires de la naissance de Burns et de celle de Shakespeare.

C'est la Société des numismates et des antiquaires de Montréal qui a pris l'initiative dans notre pays. Elle a tenu à Montréal, du 26 au 29 de juin, une exposition de livres, de manuscrits, de médailles, de gravures, etc., et elle a ouvert cette exposition par une séance où des discours ont été prononcés par M. Dawson, principal de l'Université McGill, par M. White, rédacteur de la *Montreal Gazette*, par l'hon. M. Chauveau et par M. May du département de l'Instruction publique d'Ontario.

M. Dawson a parlé de Caxton et de l'influence de la découverte de l'imprimerie sur la société en général, M. White a parlé de l'art de l'imprimerie et de ses progrès, M. Chauveau a

traité de l'influence de la découverte de l'imprimerie sur la littérature. Ce dernier discours a été prononcé en français. La question a été ainsi traitée sous toutes ses faces et les journaux ont fait l'éloge de ces études, qui ont été lues ou prononcées devant un public d'élite.

L'exposition, si l'on tient compte de sa nouveauté et, l'on pourrait presque dire, de son étrangeté relative, a réussi au delà de tout ce que l'on pouvait espérer. Elle fait le plus grand honneur à la Société numismatique, dont le président, M. Mott, le secrétaire, M. Hart, et les principaux officiers, MM. Huguet Latour, King, Dawson, etc., ont montré la plus grande activité et la plus grande courtoisie.

Nous avons sous les yeux le catalogue, qui porte malheureusement les traces d'une impression trop hâtive ; il révèle cependant l'existence d'un bien plus grand nombre d'amateurs et de bibliophiles que nous ne pensions en posséder. Les collections des particuliers ont fourni plus de livres rares, de médailles, de gravures et de manuscrits, que les institutions publiques et les bibliothèques des gouvernements. Les départements de l'Instruction publique de Toronto et de Québec, la bibliothèque du Parlement du Nouveau-Brunswick, l'Université Laval, le séminaire de St-Sulpice, le collége McGill, l'Université de Toronto, la Société d'histoire naturelle de Montréal, le collége des RR. Pères Jésuites, la Société littéraire et historique de Québec, le *Kuklos Club*, le *Congregational College*, le *Presbyterian College*, l'École normale Jacques-Cartier, l'Académie commerciale catholique, l'Institut Canadien de Montréal, la Société numismatique, avaient cependant fourni un grand nombre de livres rares, surtout de ceux qui ont rapport à l'histoire de l'Amérique. Parmi les envois des particuliers nous remarquons ceux de MM. Archambault, Ubalde Beaudry, Oscar Dunn, Chauveau, d'Orsonnens, George Baby, Dawson frères, Gérald Hart, Fairbairn, Cyrille Tessier, Ibottson, Huguet Latour, Dr Marsden, Romeo Stephens, James Provost, Ramsay, Kingsford, Rév. Th. Mussen, T. L. Lyman, R. Bellemare.

Les incunables étaient plus nombreux et plus anciens qu'on n'aurait osé l'espérer. Il est vrai que les plus rares et les plus précieux venaient des Etats-Unis.

Le plus précieux de tous était la fameuse *Bible Mazarine*, c'est-à-dire la première bible imprimée par Gutemberg et Fust en 1455. Il n'en existe, dit-on, que treize exemplaires, dont sept seu-

lement sont complets ; il s'en trouve un à la cathédrale de Mayence, un autre à la Bibliothèque nationale de Paris. Le dernier exemplaire qui a été vendu est celui de la bibliothèque de M. Perkins, qui s'est élevé au prix de £3,400 stg. M. Quaritch en a payé un exemplaire £2,690. Celui qui était exposé à Montréal appartient à la succession de feu M. George Brinley de Hartford (Connecticut) et a été acheté par lui en Allemagne, il y a quarante ans, au prix de $9,000. C'est un des trois exemplaires dans la reliure première. C'est une reliure en bois, recouverte de cuir avec coins en bronze. On estime cet exemplaire à $25,000. C'est à la courtoisie de M. Brinley fils et de M. Trumbull, président de la Société historique du Connecticut et professeur de langues sauvages au collége de Hartford, que l'on doit l'envoi de cette merveille. M. Trumbull et plusieurs autres bibliophiles américains étaient venus à Montréal pour cette fête et ils ont pleinement apprécié l'effort que faisaient nos numismates et nos bibliophiles.

Le nom de *Bible Mazarine* a été donné à ce premier et remarquable produit de l'art typographique parce que c'est le cardinal Mazarin qui, en 1645, l'a fait sortir de l'oubli et s'en est procuré un exemplaire pour la célèbre bibliothèque qu'il créa à Paris. Il est probable qu'elle n'a été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires ; pas plus de vingt, disent quelques auteurs.

Parmi les visiteurs des Etats-Unis se trouvait M. Théodore Irwin, possesseur d'un des livres imprimés par Caxton, l'Enéide de Virgile (1490), qu'il avait apporté avec lui.

Un autre livre imprimé par Caxton, le *Polychronicon*, faisait aussi partie de l'exposition et avait été envoyé par M. Drexel, de New-York.. Plusieurs livres imprimés par Wynkyn de Worde, Richard Pynson et les autres successeurs immédiats de Caxton, se joignaient à ceux-ci.

L'incunable le plus vénérable, après la fameuse *Bible* de Gutemberg, était le *Durandus rationale*, imprimé par Fust à Mayence, en 1449, et exposé aussi par M. Trumbull, pour la bibliothèque Watkinson de Hartford.

Les autres incunables les plus anciens que l'on trouvait sous les vitrines de *l'Institut des artisans*, étaient :

1° Le *Decretum Gratiani*, imprimé par Henry Eggestein, apprenti de Gutemberg, à Strasbourg, en 1471 — exposé par le Rév. M. Mussen de West Farnham (Province de Québec.)

2º *Speculum vitæ humanæ*, imprimé vers 1470 — exposé par le *Congregational College* de Montréal.

3º *De Articulis fidei et sacramentis* de St Thomas d'Aquin, imprimé à Cologne, de 1472 à 1480 — exposé par M. Chauveau et acheté à Paris par M. l'abbé Verreau.

4º *Religiosorum*, etc. — Augsbourg, vers 1473 — exposé par M. Gérald Hart. Impression xylographique.

5º *Clemens V. Constitutionum opus* — Rome 1473 — exposé par le même.

Il a été exposé en tout 46 incunables, dont 9 par M. Gérald Hart, 5 par l'Université Laval, 5 par le Rév. M. Mussen, 4 par l'Université de Toronto, 4 par M. Chauveau, 2 par M. Trumbull, 2 par M. Irwin, 2 par M. Drexel, 1 par M. Fairbairn, 1 par le *Congregational College*, 1 par le séminaire de Montréal, 1 par le Dr Marsden, 1 par M. Oscar Dunn, 1 par le *McGill College*, 1 par M. Grinnel, 1 par M. Thornton, 1 par M. G. Smith et 4 par des exposants dont nous n'avons pu trouver les noms (1).

Les Alde formaient une collection d'une quarantaine d'ouvrages, dont 5 exposés par M. Chauveau, 4 par M. Gérald Hart, 3 par M. George Baby, 2 par l'Université de Toronto, 2 par le département de l'Instruction publique de Québec, 2 par M. Lyman, 1 par le collége de Montréal, 1 par le Révd M. Mussen, 1 par M. Houghton, 1 par MM. Dawson frères, 1 par l'Université Laval et 1 par l'École normale Jacques-Cartier.

Les plus remarquables sont le Juvénal de 1501, exposé par M. Lyman, le Pétrarque de la même date, exposé par le Révd M. Mussen, le second et le troisième volume des *Poetæ Christiani*, 1501 et 1504, exposés par M. Chauveau. Ces livres sont tous de *Aldus Romanus*, Alde le grand, le chef de cette dynastie typographique. Les *Poetæ Christiani* complets, avec le *Nonnus* de la même époque, ont été cotés jusqu'à £31 sterling. L'exemplaire exposé est complété provisoirement par un exemplaire du premier volume, édition sans lieu ni date, publiée, paraît-il, à Lyon et qui a passé pour une seconde édition aldine. Ce livre provient de la bibliothèque du célèbre marquis de Morante. Il y a aussi plusieurs Junte ; un des plus remarquables

(1) Nous avons compté comme incunables seulement les livres publiés avant 1500. On compte cependant comme incunables beaucoup d'ouvrages publiés au commencement du seizième siècle. Nous classons les Alde à part. Il y avait aussi un volume xylographique de 1473, exposé par l'Université Laval.

est le Suétone publié à Florence en 1515 par Philippe Junte, et possédé par un exposant dont nous n'avons pu trouver le nom.

Avec les Alde et les Junte peut se ranger un livre exposé par M. Chauveau, *Cebetis Tabula*, &c. Cet ouvrage, imprimé vers 1515, dans l'imprimerie grecque établie par Léon X au Vatican, s'est vendu à Paris 650 francs à la vente Brienne-Laire.

Les Etienne, Morel, Turnèbe, Elzévir, Gryphius, Jansonius, Crispinus, Plantin, Cramoisy et autres imprimeurs célèbres du 16e et du 17e siècles, sont représentés par de nombreux et quelquefois très remarquables échantillons, qu'il nous est impossible de mentionner, et cela d'autant plus que la manière dont le catalogue est composé rend assez difficile de trouver les exposants de chaque ouvrage, excepté lorsque la liste de l'exposant est donnée séparément, comme c'est le cas pour quelques-uns d'entr'eux.

Comme le programme contenait aussi une section pour les livres destinés à faire connaître les progrès de l'imprimerie depuis son établissement, on trouvait sous les vitrines quelques-uns des chefs-d'œuvre des imprimeurs contemporains, les Didot, les Curmer, les Mame, etc.

Sous ce rapport cependant, l'exposition aurait certainement pu être plus complète. Il y avait aussi une très belle collection des diverses éditions de Shakespeare et des ouvrages publiés sur ce poëte.

Venons-en maintenant aux ouvrages sur l'Amérique, ou imprimés en Canada, qui doivent nécessairement intéresser davantage nos lecteurs.

Les livres sur l'Amérique et sur le Canada en particulier ne sont ni aussi nombreux, ni d'une aussi grande valeur qu'on se l'imaginerait. Comme on l'a vu, la bibliothèque du parlement d'Ottawa n'a fait aucun envoi ; celle de la législature de Québec, qui possède maintenant presque toute la collection américaine qui se trouvait au ministère de l'Instruction publique, n'a exposé que deux ouvrages ; enfin quelques-uns des livres sur l'Amérique envoyés par l'Université Laval sont arrivés trop tard pour être portés dans le catalogue (1).

---

(1) La bibliothèque de l'Université Laval possède un exemplaire de l'édition originale de *l'Histoire du Canada* de Sagard, et une collection presque complète des *Relations de la Nouvelle-France,* éditions originales. A la vente Bossange, à Paris, en 1873, 32 volumes des *Relations* ont rapporté 4880 francs.

De plus, des particuliers qui possèdent de très belles collections, comme l'abbé Verreau [1], le juge McKay, M. Dansereau, l'abbé Bois, M. James Lemoine, se sont complétement abstenus.

Parmi les exposants dont les noms figurent dans le catalogue, plusieurs, comptant sur les institutions publiques, et craignant qu'il n'y eût un trop grand nombre d'exemplaires des mêmes ouvrages, n'ont envoyé qu'une petite partie de leurs richesses.

Le catalogue contient 145 numéros — de 982 à 1127 — pour les livres sur l'Amérique et les livres imprimés au Canada. A ceux-là on peut ajouter une centaine d'autres numéros dans les listes particulières reçues trop tard pour être coordonnées dans le catalogue général. Jean de Laet, Thevet, Champlain, Lescarbot, Lahontan, Hennepin, Charlevoix, Ducreux, Lafitau, La Potherie, s'y trouvent représentés, et quelques-uns d'entr'eux par plusieurs exemplaires. Mais nous n'y trouvons ni l'édition originale de l'Histoire de Sagard, ni celle du Mémoire du Père Lafitau sur le gin-seng, ni aucun exemplaire des anciennes éditions des Relations de la Nouvelle-France, ni plusieurs autres livres rares que nous savons exister dans le pays.

Les ouvrages imprimés au Canada de 1764 à 1830 y sont assez nombreux. Nous nous permettrons de fournir une petite liste des plus rares, c'est-à-dire de tous ceux qui sont antérieurs à notre siècle, et que l'on pourrait appeler les *incunables canadiens*.

La collection complète comprend 41 volumes. Les Relations qui ont rapporté les plus hauts prix sont celles de 1670-71 et 1669-70 : chacune 310 frs ; 1648 et 1649 : 300 frs ; 1664 et 65 : 229 frs ; 1665 et 66 : 230 frs. A cette même vente, un exemplaire de la réimpression de toutes les Relations par M. Côté, à Québec, n'a rapporté que 70 francs ; ce qui fait voir la grande différence que l'on met entre les éditions originales et rares, et les réimpressions.

(1) La bibliothèque de M. Verreau comprend surtout des ouvrages de théologie et des ouvrages sur l'Amérique. Dans la première catégorie se trouvent un bon nombre d'incunables, et dans la seconde, beaucoup de livres rarissimes et même quelques-uns *uniques*, au moins en Canada. M. Verreau est de plus l'heureux possesseur des manuscrits du commandeur Viger et de ceux du juge en chef Lafontaine. Il a fait copier au *British Museum* de nombreux documents inédits sur l'histoire du Canada. Il a publié en une splendide édition des mémoires sur l'invasion de 1775 et une foule d'articles, opuscules, etc.

M. Bois possède des manuscrits et des documents précieux ; il écrit de temps à autre sous divers pseudonymes dans le *Journal de Québec*. Il a publié une vie de Mgr de Laval, a donné une édition de la Lettre de Mgr St-Valier, etc.

1° Catéchisme du diocèse de Sens, imprimé à Québec, chez Brown et Gilmour, 1765 — exposé par M. Baby.

C'est très probablement le premier livre imprimé en Canada.

2° Livre de prières des hommes nationaux, Tadoussac, Portneuf (en langue montagnaise) ; Québec, Brown et Gilmour, 1767. Trois exemplaires exposés — M. Baby, la bibliothèque du parlement de Québec, L'Université Laval.

3° Traité de la loi des fiefs, etc., par Joseph Cugnet, 4 vols, reliés en un seul ; Guillaume Brown, Québec, 1775 — exposé par M. Chauveau.

4° Règlement de la confrérie de l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement et de la bonne mort chez F. Mesplets et C. Berger, Montréal, 1776. Trois exemplaires, exposés par la Société numismatique, M. Latour, et M. Chauveau. C'est très probablement le premier livre imprimé à Montréal.

5° *Officium sacerdotum* — Mesplets — Montréal, 1777 — exposé par l'Université Laval.

6° Almanach de Québec pour 1782 — exposé par M. Latour, 1781.

7° Almanach de Québec pour l'année 1785 — chez Guillaume Brown, sur la grande côte — 1784 — exposé par M. Cyrille Tessier.

8° Relation de la conversion de M. Thayer, ministre protestant, écrite par lui-même — imprimé à la nouvelle imprimerie s. d. (1785 ?) (1) — exposé par M. C. Tessier.

9° Copie de la lettre de l'évêque de Capse sur l'éducation — anglais et français — Québec, 1790 — exposé par M. Chauveau.

10° *Report of a Committee of Council on the subject of promoting the means of education*, *Quebec*, 1790—exposé par M. Chauveau.

C'est le premier document officiel sur l'éducation imprimé au Canada.

11° Lettre de M. l'évêque de Laon aux ecclésiastiques français — Jean Neilson, Québec, 1790 — exposé par M. Latour.

12° La Bastille septentrionale ou les trois sujets britanniques opprimés — Montréal, chez Fleury Mesplets, s. d., probablement en 1791 (2).

---

(1) Le catalogue dit 1782-85. Ce ne saurait être 1782, ce dont on peut se convaincre en lisant les premières pages de cette brochure.

(2) Le catalogue dit 1790, mais un des documents publiés dans cette brochure est de 1791. Quel est l'auteur de ce singulier pamphlet, si rempli d'emphase et d'exagérations ?

13° *Papers and letters on Agriculture, &c., Samuel Neilson, Quebec*, 1790 — exposé par M. Latour.

14° Anciennes archives françaises ou Extrait des minutes du Conseil qui concernent les Registres du Canada lorsqu'il était sous le gouvernement de la France. A Québec, chez Samuel Neilson, 1791 — textes anglais et français en regard.

15° *Trial of David McLane — Quebec*, Samuel Neilson, 1797 — exposé par l'Université Laval.

16° Discours de messire Plessis, coadjuteur de l'évêque de Québec, à l'occasion de la victoire remportée par le contre-amiral Nelson, dans la Méditéranée, le 12 août 1798, précédé du mandement de Mgr Denaut, imprimé au profit des pauvres de la paroisse — 1799 — Québec ([1]). — Deux exposants : l'Université Laval et M. Latour.

17° Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple. Québec, à la nouvelle imprimerie, 1799. — Trois exposants : M. Cyrille Tessier, l'Université Laval, M. Chauveau.

18° *A sermon preached at Quebec, by Jacob Lord Bishop of Quebec, on the day appointed for a general thanksgiving — January 10th* 1799 — *John Neilson — Quebec* — exposé par la Société numismatique.

19° Etrennes mignones pour l'année 1799 — à la nouvelle imprimerie, rue des Jardins — Québec, 1799 — exposé par M. Cyrille Tessier.

20° *Poem by Dickson — John Neilson, — Quebec*, 1777 — exposé par l'Université Laval.

21° *Trial of Daniel Disney — Brown & Gilmour, Quebec*, 1767 — exposé par l'Université Laval.

22° Le Juge à paix ou officier de paroisse pour la Province de Québec, extrait de Richard Brown, traduit par Joseph-François Perrault, à Montréal, chez Fleury Mesplets, 1789 — exposé par M. Chauveau

20° Grand Alphabet divisé par syllabes pour instruire avec facilité les enfants à épeler, lire et chanter à l'église, contenant ce qui se chante à la sainte messe, à vespres et à complies ; imprimé à la nouvelle imprimerie, rue des Jardins à Québec, 1800 — exposé par M. Chauveau.

C'est très probablement le premier livre d'école imprimé au Canada ; du moins, telle était l'opinion de M. Laverdière.

---

(1) Le catalogue donne pour titre : *Sermon de Mgr Denaut, etc.*; nous avons rétabli le titre d'après notre exemplaire.

Plusieurs des premiers produits de l'imprimerie au Canada ont été des livres de prières, et à cela rien d'étonnant ; c'était un des premiers besoins de la population, besoin d'autant plus grand qu'alors les rapports avec la France étaient presque nuls, et que l'importation des livres français était entourée de grandes difficultés. Plus tard, lorsque les produits de l'industrie parisienne et de l'industrie lyonnaise, et surtout lorsque les livres si élégants et si bien *imagés* de Mame, de Tours, ont pu se vendre à meilleur marché même que les livres canadiens, on a imprimé moins de livres de prières.

Il paraît qu'un assez bon nombre de ces livres ont été imprimés de 1800 à 1830. Nous désignerons les suivants, qui sont, le second surtout, de splendides échantillons de la typographie canadienne.

Heures royales, en gros caractères, contenant les Epîtres et Evangiles des principales fêtes de l'année. — Québec, 1806, à la nouvelle imprimerie nº 19, rue Buade, in-8º.

Manuel du Chrétien, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire pour s'instruire de sa religion et se sanctifier, première édition faite à Québec sur celle de Toulouse de l'année 1793. — Québec, 1813, à la nouvelle imprimerie, in-8º.

A ces deux ouvrages, exposés par M. Chauveau, nous ajouterons deux autres livres jusqu'ici ignorés de nos bibliophiles et qui viennent d'être découverts, le premier par M. Oscar Dunn, le second par M. Cyrille Tessier. Ce sont :

La Journée du Chrétien, sanctifiée par la prière et la méditation. — Nouvelle édition augmentée. A Québec, chez Louis Germain, fils, rue de la Fabrique. — Imprimée à la nouvelle imprimerie, 1795.

L'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle, avec une pratique et une prière à la fin de chaque chapitre, par le R. P. Gonnelieu, etc. — Québec, à la nouvelle imprimerie, 1813.

C'est probablement la seule édition canadienne de ce chef-d'œuvre, traduit dans toutes les langues et publié dans tous les pays [1].

---

(1) Une édition qui paraîtrait en avoir été faite chez J. et O. Crémazie, à Québec, en 1846, et une autre chez E. R. Fabre, à Montréal, en 1848, sont en réalité imprimées chez Mame, à Tours, comme on peut s'en convaincre en regardant à la dernière page.

Le livre de prières qui s'est imprimé le plus souvent et chaque fois à un très-grand nombre d'exemplaires, est la *Neuvaine à St François-Xavier*. C'est une dévotion, pour bien dire, nationale, et ce livre est le plus populaire après le petit catéchisme. Combien de gens ont appris à lire dans une *Neuvaine à St François-Xavier* et n'ont presque pas connu d'autre livre? Nous serions curieux de savoir en quelle année on en a fait la première édition canadienne.

Nous connaissons aussi comme très répandus autrefois :

Exercice très dévot envers St Antoine de Padoue le thaumaturge, de l'ordre séraphique de St François — avec un petit recueil de quelques principaux miracles — Montréal — Imprimé et à vendre par James Brown — vis-à-vis le Séminaire, 1813.

La solide dévotion à la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph, à Montréal — chez F. Mesplets, Imprimeur et libraire, 1787.

Le même ouvrage — Québec, à la nouvelle imprimerie, 1809.

Nous n'avons ni le temps, ni l'espace pour mentionner tous les livres canadiens de 1800 à 1830 qui ont été exposés ; nous signalerons encore parmi les plus rares et les plus anciens :

1° *A summary of the principal evidence for the truth and Divine origin of the Christian Revelation and a poem on Death*, *by Dielby Porteus*, *Bishop of London ; a new edition—Nahum Mower*, *Montreal*, 1810 — exposé par la Société numismatique.

2° *A narration of remarkable occurrences connected with the death of Louis XVI — translated by Stephen Cleveland Blythes — Nahum Mower — Montreal*, 1812 — exposé par la même société.

3° *Lex Parliamentaria* par F. J. Perrault, Québec, — P. E. Desbarats, 1803 — exposé par M. Oscar Dunn ainsi que les deux suivants.

4° Dictionnaire de l'ancien droit du Canada, par Justin McCarthy — John Nelson, Québec, 1809.

5° La vie de la vénérable Sœur Bourgeois — W. Gray — Ville Marie, 1818.

6° Le manuscrit venu de Ste-Hélène d'une manière inconnue, imprimé par Joseph Victor Delorme, Montréal, 1818 — exposé par M. C. Tessier.

7° Almanach des Dames pour l'année 1807, par un jeune Canadien — Québec — imprimé à la Nouvelle imprimerie — avec cette épigraphe "Je dois ma muse à vos plaisirs," 64 p. in-32 — exposé par M. Cyrille Tessier

Ce curieux petit volume, dont nous avons entendu parler il y a longtemps, est tombé là pour la première fois sous nos yeux. C'est une compilation d'épîtres galantes, d'anecdotes, de facéties, de madrigaux. Deux pièces de vers paraissent être originales.

L'une révèle le nom du compilateur ; elle est adressée à Mlle R. A. — Rosalie Amiot — qui, plus tard, fut l'épouse de M. Louis Plamondon, l'un des hommes les plus remarquables de Québec à cette époque. L'autre est probablement écrite par M. Quesnel ; elle est adressée à M. L......, "*qui se plaignait que ses talents et ses vers n'étaient point récompensés par le gouvernement.*"

Voici comme elle se termine :

.... Dans ce pays ingrat,
Où l'esprit est plus froid encor que le climat,
Nos talents sont perdus pour le siècle où nous sommes,
Mais la postérité fournira d'autres hommes,
Qui, goûtant les beautés de nos écrits divers,
Célébreront ma prose aussi bien que tes vers.
Pénétrer l'avenir est ce dont je me pique,
Tu peux en croire enfin mon esprit prophétique,
Nos noms seront connus de tout le Canada,
Chantés depuis Longueuil..... jusques à Yamasca.

A côté de ces premiers essais de l'art typographique, se trouvent quelques-unes des belles productions de notre temps. Nous avons remarqué surtout la belle édition de Champlain publiée par M. Desbarats, et un exemplaire *non rogné* — peut-être le seul dans cette condition — du *Journal des Jésuites*, imprimé pour les abbés Laverdière et Casgrain, par la maison Brousseau, et dont l'édition presqu'entière a été détruite dans l'incendie de cette librairie. Ce beau volume était exposé par M. Dunn, qui est aussi l'heureux possesseur d'un exemplaire *non rogné* du Champlain de M. Desbarats.

Le catalogue indique un grand nombre de livres dans les différentes langues sauvages. On aura sans doute remarqué que le livre le *second* en date parmi nos *incunables canadiens*, était un livre de prières en langue montagnaise.

Les RR. Pères Oblats ont exposé une petite collection de livres sauvages, la plupart composés par des membres de leur compagnie.

Parmi ceux-là se trouve le "Dictionnaire et Grammaire de la langue des Cris," par le Père Lacombe, qui est sans contredit

le travail le plus considérable qui ait été publié sur aucune des langues primitives de l'Amérique.

Mais le volume le plus remarquable et le plus précieux de ce genre, c'est la fameuse Bible d'Elliot, exposée par M. Trumbull, et qui a coûté plus de $1,000. Elle est imprimée dans la langue des anciens sauvages du Massachusetts, et, à part de sa curiosité, de sa rareté, elle est un véritable monument de l'art typographique aux Etats-Unis, à une époque comparativement ancienne. C'est le *dahlia bleu*, le *merle blanc* des bibliophiles de l'autre côté de la *ligne* 45.

Les journaux et les publications périodiques, tant pour l'Europe que pour l'Amérique, sont représentés par de nombreux et curieux échantillons. L'Université Laval nous paraît avoir exposé la plus belle collection d'anciens journaux canadiens. Elle possède aussi la collection la plus complète qui existe des *Almanachs de Québec*, petits livres si utiles pour ceux qui font des recherches historiques, si curieux à consulter à tout moment, et à faire intervenir comme arbitres des petites discussions intimes que l'on peut avoir sur telle ou telle personne qui a rempli tel ou tel emploi, il y a bien des années.

La section des vieux manuscrits enluminés était plus riche qu'on n'aurait osé l'espérer.

Arrêtons-nous quelques instants devant ces chefs-d'œuvre de la patience et de l'art savant de l'ancienne civilisation européenne.

C'est d'abord le *Livre d'heures de Marie Stuart*, exposé par l'Université Laval. S'il n'est peut-être pas le plus remarquable sous le rapport des enluminures, il a un intérêt historique plus grand qu'aucun de ceux que nous allons mentionner. Qui est-ce qui ne s'estimerait pas heureux de voir et de toucher un livre qui a appartenu à cette intéressante et malheureuse princesse ?

Vient ensuite un magnifique Nouveau Testament latin, à deux colonnes, exposé par M. Mercer, de Cincinnati. Ce riche échantillon de calligraphie coloriée, fait en Allemagne par un copiste du treizième siècle, a été décrit avec soin par M. Hart, dans un article publié dans le *Canadian Illustrated News*. Il paraît même le préférer aux *Benedictiones Dominicales* de la même époque, exposé par M. G. Smith, de Montréal, et qui a cependant été très admiré de tous les connaisseurs. La collection de manuscrits enluminés était d'autant plus précieuse qu'il y en a du treizième, du quatorzième, du quinzième, et même du seizième siècle. On

sait que le travail des calligraphes s'est continué longtemps après la découverte de l'imprimerie, et que les majuscules de la plupart des *incunables* sont dessinées et peintes à la main, dorées et ornées, avec le même soin que celles des livres du moyen âge.

A voir tous ces beaux livres enluminés, tant manuscrits qu'imprimés, on se croyait dans quelque musée ou dans quelque grande bibliothèque d'Europe, dans celle des Médicis à Florence, par exemple, où les vitrines sont remplies de ces chefs-d'œuvre, écrits ou imprimés sur le plus beau vélin, et où l'or, l'argent, le pourpre, l'azur, le vermillon rehaussent l'éclat du travail patient et intelligent des anciens copistes ou des premiers imprimeurs.

Quelques anciens échantillons de manuscrits asiatiques, des papyrus, un livre d'école polynésien écrit sur des feuilles de palmier, et plusieurs autres curiosités calligraphiques complétaient cette partie, qui n'était pas la moins intéressante du catalogue.

Une belle collection de manuscrits irlandais et de livres imprimés dans la langue de la vieille Erin, réunie et exposée par M. Edward Murphy, de Montréal, forme un catalogue séparé, imprimé aux frais de l'exposant et qui lui fait le plus grand honneur. Une curieuse collection de cahiers de collége, de l'écriture du célèbre M. Joseph Papineau et de ses deux fils, Louis Joseph, plus célèbre encore dans notre histoire, et Denis Benjamin, a été exposée par un membre de leur famille. On sait que pendant longtemps on n'avait point de livres d'étude imprimés. Toute philosophie, rhétorique, grammaire se copiait par les élèves.

Les vieilles chartes, les vieux actes notariés, les lettres autographes, tant pour l'Europe que pour le Canada, étaient assez nombreux. M. Gérald Hart, Mlle LeMétayer-Masselin, M. George Baby, M. McLaghlan, M. Boucher de la Bruère et la Société numismatique en ont exposé d'intéressantes collections. Nous remarquons particulièrement la commission signée par Louis XV " commettant Messire de Vaudreuil gouverneur et lieutenant-général de la Nouvelle-France, à la réception et admission en son nom du Sr de la Pérade de Lanaudière, capitaine d'infanterie au Canada dans l'ordre militaire de St Louis," 1759 — ainsi que les deux pétitions avec les signatures originales des habitants français et catholiques de la partie de Montréal de la province de Québec, adressées à Sa Majesté, la première en 1784,

priant que tous les droits et privilèges des sujets britanniques leur soient accordés, et la seconde en 1785, appuyant la première et " demandant de plus la permission de faire venir d'Europe les prêtres dont ils ont besoin pour l'éducation de leurs enfants afin qu'il ne puisse être fait par la suite de distinction entre les anciens et les nouveaux sujets."

Ces trois pièces importantes ont été exposées par M. George Baby.

Le département dès cartes géographiques, des estampes, gravures, lithographies et photographies, et des livres illustrés, est beaucoup trop étendu pour que nous puissions nous y arrêter aussi longtemps que nous le désirerions. Le département de l'Instruction publique du Haut-Canada, l'Université Laval, M. King, M. McLaghlan, M. John Horne, de Montréal, M. Irwin et plusieurs autres exposants avaient fourni ce qui passerait partout pour une très belle et très rare collection. Les chefs-d'œuvre d'Albert Durer, de Rembrandt, de Blœmhart, de Bartholozzi, de William Hogarth, de Bolswert, de Callot, de Bernard Picard, et d'artistes plus modernes, attiraient l'attention des amateurs.

Le Canada avait peu de chose à montrer d'original dans ce département ; cependant l'Université Laval et le département de l'Instruction publique d'Ontario exposaient un bon nombre de cartes, de plans, de vues, et des portraits gravés, lithographiés ou photographiés, des hommes marquants de notre histoire, ou de nos célébrités contemporaines.

Parmi les gravures européennes exposées, il y en avait une qui tirait une grande valeur de la circonstance de l'exposition elle-même. C'était une estampe de Last, représentant Caxton examinant la première épreuve sortie de sa presse à l'abbaye de Westminster, d'après le tableau de Weinhert.

Les livres à gravures formeraient à eux seuls une exposition très brillante ; il y en avait de très modernes et de très splendides, de très anciens et de très curieux. Parmi ces derniers, nous avons remarqué " Le Théâtre des cités du Monde, par George Bruin — Cologne, 1572"— exposé par M. le comte d'Orsonnens. Il y a là de curieuses gravures coloriées donnant des vues des principales cités du monde au commencement du seizième siècle.

La collection *Shakespearienne* et aussi la collection des *Bibles*, que nous avons oublié de mentionner spécialement plus haut, contenaient de magnifiques ouvrages illustrés. Dans cette

dernière se trouvaient quelques volumes spécimens de deux bibles, l'une in-folio, l'autre in-quarto, que M. Irwin, d'Oswego, a *illustrées* lui-même, en y insérant des gravures rares et précieuses.

La première de ces bibles ainsi *étendues*, forme 63 volumes in-folio ; la seconde, 43 volumes in-quarto. — Elles contiennent plusieurs milliers de gravures, à partir des maîtres les plus anciens à venir jusqu'aux plus modernes. Comme il n'y a point de sujets qui aient plus exercé les artistes que ceux de la Bible, on a là tout naturellement une splendide histoire de l'art.

Nous aurions encore beaucoup à dire sur les reliures par des relieurs célèbres, sur les livres ayant appartenu à des personnages illustres, sur les livres polyglottes, toutes choses chères aux bibliophiles ; mais il nous reste à peine l'espace de dire un mot de la collection de médailles et de monnaies.

Assez singulièrement, puisque cette exposition se faisait sous les auspices de la Société numismatique, cette partie du catalogue est encore plus insuffisante que celle qui a rapport aux livres, aux manuscrits et aux gravures.

Ainsi, on y voit simplement que la Société numismatique et M. McLaghlan ont exposé leurs cabinets au complet, que l'Université Laval a envoyé une partie du sien, et que M. Cyrille Tessier, qui possède une des plus belles collections qu'il y avait dans le pays, a aussi exposé quelques pièces curieuses.

Nous n'aurions point tenu à voir une liste des monnaies qui offrent peu d'intérêt à d'autres qu'aux rares amateurs, mais une description des médailles les plus anciennes, particulièrement de celles qui ont rapport au Canada, aurait été très utile au point de vue historique.

Parmi les médailles canadiennes qui sont décrites, il s'en trouve une présentée à M. Maurice de Salaberry, frère du héros de Châteauguay, qui mourut tout jeune dans l'Inde, en 1809. Elle est d'un assez grand module (48) ; elle lui aurait été donnée par les officiers du premier bataillon de la milice de Québec, à l'occasion de son départ pour l'armée anglaise. L'inscription est en latin. On sait qu'un autre de ses frères fut tué à Badajoz, en Espagne. C'est là un précieux souvenir de cette époque et de cette famille illustre. Cette médaille était exposée par M. Cyrille Tessier.

Telle a été l'exposition que l'on est convenu d'appeler *Caxtonienne*. Elle a fait honneur à Montréal et aux Canadiens, ainsi

qu'à ceux de nos voisins des Etats-Unis qui ont bien voulu y prendre part.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de pareilles expositions. Elles entretiennent et activent le feu sacré chez les amateurs et les collectionneurs, dont le rôle est si utile, au point de vue de l'étude et de la conservation des trésors littéraires et historiques; elles peuvent exciter les indifférents et réveiller chez eux des goûts qu'ils n'avaient pas encore manifestés ; enfin elle permet aux initiés de se mieux connaître, de se favoriser mutuellement par des renseignements ou par des échanges intelligents.

Nul doute que cette première tentative n'ait été, sous bien des rapports, incomplète et n'ait laissé beaucoup à désirer. Mais c'était superbe pour un coup d'essai. Le catalogue ne contient pas moins de 2865 articles pour les livres, cartes, journaux, etc., sans compter les médailles, et on a pu voir que dans chaque branche il y avait de nombreux et beaux échantillons. De fait, la variété était peut-être trop grande : on avait voulu trop embrasser.

Mais le principal défaut provient de ce qu'on n'avait point ménagé d'intervalle entre la réception des objets et leur exposition.

Le classement en a souffert, et, comme nous l'avons fait remarquer en commençant, la rédaction et l'impression du catalogue ont été très défectueuses. Dans les circonstances, il ne pouvait guère en être autrement.

Ce sont là des erreurs qui ne se répéteront certainement point dans une seconde exposition, et nous souhaitons de tout notre cœur qu'il y en ait une, au moins en ce qui regarde les travaux littéraires et artistiques exécutés au Canada, ou ayant le Canada ou des choses canadiennes pour sujet.

Montréal a donné l'exemple, non-seulement au Canada, mais à toute l'Amérique ; la vieille cité de Champlain devrait tenir à honneur de faire au moins la seconde exposition de ce genre sur ce continent.

Elle possède une institution dont les vastes salles, les belles collections, le personnel nombreux et distingué conviendraient parfaitement à une pareille entreprise. L'Université Laval trouverait, nous osons l'espérer, pour un tel objet, le concours empressé des sociétés littéraires de la ville, de ses anciens élèves dans le pays et du gouvernement local. On nous pardonnera sans

doute de l'avoir mentionnée ; mais quoiqu'elle n'ait pas besoin d'une occasion de ce genre pour se manifester, elle y trouverait cependant un accroissement de gloire, et, par la suite, de profits, qui ne serait pas à dédaigner.

DISCOURS DE M. DAWSON

Mesdames et Messieurs,

Je ne vois rien de mieux à faire, pour ouvrir cette séance, que de répondre à une question que l'on m'a posée plusieurs fois depuis quelques jours, et que beaucoup de personnes se sont faite à elles-mêmes, si elles ont hésité à l'adresser à d'autres, de crainte de paraître ignorer ce qu'elles auraient dû savoir.

Quel est ce Caxton, dont le nom fait en ce moment tant de bruit, et dont on avait si peu entendu parler jusqu'ici ? Qui est-il ? Quelle était sa mission dans le monde ? Enfin qu'a t-il fait pour nous ?

Les rudiments de l'art de l'imprimerie remontent à une date très reculée, et Gutemberg, que l'on considère comme l'inventeur de cet art, mourut quelque temps avant que Caxton l'eût introduit en Angleterre. L'écriture alphabétique, on le sait maintenant, date d'une époque très reculée dans les annales orientales. On savait imprimer et estamper avec des sceaux et des blocs dans les temps les plus primitifs, et chez les peuples les moins civilisés.

L'heureuse idée qui donna naissance à l'imprimerie, consistait à placer des lettres séparées sur des types mobiles qui pourraient être réunis ou disjoints à volonté. Ce ne fut point Caxton qui eut cette idée ; mais son mérite, c'est d'avoir été un de ceux qui virent la grande importance de cet art, alors dans son enfance, et d'avoir dévoué son existence à son application et à

son extension. De tels hommes sont quelquefois aussi utiles que les inventeurs eux-mêmes ; car, sans eux, souvent les inventions mourraient ayant à peine vu le jour, ou n'auraient qu'une très courte existence. Nous qui vivons quatre cents ans après Caxton, nous pouvons constater qu'il ne s'était pas exagéré l'importance de son art, et nous en voyons des applications qu'il pouvait à peine soupçonner.

L'immense et rapide diffusion de la pensée, les développements de l'éducation, le fait que ceux qui exercent une influence sur leurs semblables ont maintenant un public de plusieurs millions au lieu de quelques centaines d'hommes, le fait qu'il est possible de réunir, comme dans un même entrepôt, tout le savoir et toutes les connaissances du monde entier ; tels sont les résultats de cet art si simple et cependant si merveilleux. Si nous les comparons avec ce que pouvait obtenir de mieux le travail tout manuel des copistes de l'antiquité ou de ceux du moyen âge, on est frappé d'étonnement et l'on sent que si aujourd'hui cet appui était enlevé à notre civilisation, elle tomberait nécessairement en ruine.

Il n'est pas juste non plus de dire que la presse a fait autant de mal que de bien. L'imprimerie elle-même est un art inoffensif et ayant sa raison d'être ; elle occupe d'une manière profitable beaucoup de bras et beaucoup d'intelligences. Si ses productions servent quelquefois de mauvais instincts ou de mauvaises causes, ou même des entreprises immorales, cependant, non-seulement le bien l'emporte de beaucoup sur le mal, mais encore elle a les moyens de remédier aux maux qu'elle engendre. Sa lumière, comme celle du soleil, luit quelquefois sur ce qui est vil et mauvais ; mais, même alors, elle ne fait que révéler ce qui est dangereux, en éclairant des éléments de désordre qui fermenteraient sans cela dans l'ombre et n'en feraient que plus de mal (1).

L'entière et libre discussion de tous les sujets par une presse qui n'est soumise à aucune entrave, quels que soient les inconvénients qui puissent en résulter parfois, est, d'après l'expérience générale que nous en avons, la meilleure garantie de réussite

---

(1) Cette proposition, vraie dans un sens, est trop absolue dans un autre. Il est nécessaire, dit l'Ecriture, qu'il y ait des scandales ; mais malheur à ceux par qui le scandale arrive. Nos lecteurs ne manqueront point, nous en sommes sûrs, de faire l'application de cette remarque à d'autres passages de ce discours. — *Note de la Rédaction.*

et de progrès pour une société. J'affirmerai donc énergiquement que lorsque Caxton inaugura l'art de l'imprimerie en Angleterre, et lorsque, par la suite, la constitution britannique eut garanti la liberté de discussion dans la presse et admis le droit de publier tout ce qui n'est pas absolument immoral ou séditieux, il y eut là une chose dont la nature, bonne en elle-même, était aussi peu mêlée de mal qu'on puisse l'espérer d'aucune institution humaine, et que, pour cette raison, la célébration que nous faisons aujourd'hui est un juste tribut, un hommage vraiment dû à un événement aussi grand et aussi fécond en résultats, qu'aucun de ceux qui se trouvent dans l'histoire de notre pays.

La manière dont Caxton introduisit l'imprimerie en Angleterre est aussi très remarquable. Il n'était pas un simple accident dans son époque, un homme qui s'achète une presse et des caractères et exploite une industrie nouvelle dans un endroit. C'était un homme instruit, un littérateur. Il commença par traduire un ouvrage du français en anglais, puis il apprit la typographie, à un âge assez avancé, afin de pouvoir imprimer son livre. Il arrivait à la soixantaine lorsque son premier volume parut. Voici comment il s'exprime lui-même à ce sujet : " C'est pourquoi j'ai appris et pratiqué à grande peine et dépense afin de mettre en imprimé ce livre dans la manière et forme que vous voyez ; et il n'est pas écrit avec une plume et de l'encre comme d'autres livres, mais est fait de manière à ce que chacun puisse l'avoir chez soi."

Caxton, comme Franklin et plusieurs autres hommes distingués de ce continent, par une heureuse combinaison, a réuni dans sa personne l'auteur et l'imprimeur, condition de succès, pour bien dire, indispensable pour cet art nouveau dans un nouveau pays. Il lui fallait une très grande énergie pour parvenir, avec les moyens imparfaits qu'il avait à sa disposition, à imprimer, en moins de quatre mois de travail, son premier volume, l'*Histoire de Troie.*

Les nombreux ouvrages qu'il a imprimés pendant les vingt années qui suivirent, prouvent une industrie, une activité et une habileté vraiment étonnantes. Il déploya le zèle le plus éclairé dans les recherches qu'il fit, pour se procurer les meilleures copies manuscrites des ouvrages dont il fit des *éditions premières.*

L'homme qui a introduit l'imprimerie en Angleterre n'était

donc pas un homme vulgaire, un de ceux que pousse le hasard ; c'était un de ces lutteurs, un de ces héros véritables, qui surmontent tous les obstacles et qui dépassent les limites qui semblent prescrites à l'époque où ils vivent. Un tel homme mérite de vivre dans la mémoire de ses semblables.

Mais, tandis que nous rendons ce juste hommage au bon vieil imprimeur qui, il y a déjà quatre cents ans, établit sa boutique à l'ombre de l'antique abbaye de Westminster, rappelons-nous aussi ce que nous devons à ses successeurs, plus particulièrement à ceux qui ont les premiers établi la presse dans cette colonie et ont assuré sa liberté, ainsi qu'aux hommes courageux qui, même aujourd'hui, luttent pour en porter les bienfaits jusqu'aux confins de plus en plus éloignés de notre envahissante civilisation.

DISCOURS DE M. CHAUVEAU

Mesdames et Messieurs,

Le sujet que l'on m'a prié de traiter a un grand défaut : celui d'être déjà aussi vieux que l'imprimerie elle-même, dont l'établissement remonte au moins à l'année 1452, c'est-à-dire à quatre siècles et un quart.

Je dis l'établissement de l'imprimerie, car je n'entends nullement discuter les titres de la ville de Harlem, dans la personne de Coster, lesquels remonteraient à 1423, ni ceux des nombreux travaux xylographiques qui datent de beaucoup plus loin, ni même ceux de la ville de Strasbourg, où Gutemberg fit ses premiers essais dès 1438. Je prends pour admis que cette grande institution doit se rapporter à l'époque de la Bible imprimée à Mayence par Gutemberg et ses associés, de 1452 à 1455.

Dès ses commencements, la grande découverte des temps

modernes, égale sinon supérieure à toute autre, a été discutée. Si les uns l'ont jugée nuisible, tandis que d'autres en ont peut-être exagéré les bienfaits, du moins nier ou amoindrir son importance n'est venu à l'esprit de personne.

La terreur que dut naturellement inspirer cette formidable invention se trouve décrite bien spirituellement par un écrivain du quinzième siècle, qui la compare à un monstre affreux se nourrissant de linges et de charpie, et d'un liquide noir composé de noix de galle et de fumée. " Sa gueule, dit-il, ne s'ouvre point comme celle des autres animaux féroces ; vous la voyez régulièrement avancer et retirer sa mâchoire inférieure, garnie de toutes sortes de dents de métal : cela grince et cela mord. Cet animal est insatiable ; il parle à plaisir toutes les langues, celle des morts et celles des vivants ; il est tour à tour bouffon, sérieux, triste, impudent, parfois sublime. Enfant des bords du Rhin, il s'est faufilé dans le Tibre et sur les bords de la Tamise, infectant de ses produits les eaux de la Seine. On l'a vu dans les flots du Tage doré, et maintenant il est partout ; chacun tremble à son aspect (1)."

Qu'a-t-elle fait cependant, cette terrible invention, que de multiplier le livre, qui existait lui-même dès la plus haute antiquité ; que de créer le journal, si toutefois, là encore, les anciens ne nous ont point devancés, comme on le prétend ?

Multiplier le livre, en éparpiller, pour bien dire, les feuillets ; les jeter aux quatre vents du ciel sous la forme de la gazette, n'était-ce pas en soi une œuvre toute méritoire ?

Le livre manuscrit n'était-il pas déjà l'objet de l'amour et de l'admiration universels ? n'était-il pas déjà réputé la chose la meilleure et la plus précieuse ?

" Le livre," dit le savant Lucas de Penna, " le livre est la lumière du cœur, la couronne des prudents, le compagnon du voyage, l'ami domestique, la société du malade, le collègue et le conseiller de celui qui gouverne, le vase à parfums de l'éloquence, le jardin plein de fruits, le pré orné de fleurs, la provision de la mémoire, la vie du souvenir."

" La bibliothèque," a dit un moine qui écrivait longtemps avant la découverte de l'imprimerie, et qui est l'un des trois écrivains ascétiques à qui l'on attribue le livre le plus répandu après la bible, Thomas à Kempis, " la bibliothèque est le vrai

(1) Janin—*Le livre.*

trésor du monastère ; sans elle, il est comme une table sans mets, un puits sans eau, une rivière sans poissons, un jardin sans fleurs, une bourse sans argent, une vigne sans raisins, une tour sans gardes, une maison sans meubles."

Or, quel a été l'effet sur la littérature, c'est-à-dire sur l'expression de la pensée humaine, de cette nouvelle puissance donnée au livre, de ces auxiliaires, incommodes peut-être et envahisseurs, qu'il a trouvés dans la revue, dans le recueil périodique, dans le journal enfin ?

Cet effet a été tout simplement la mise en lumière des anciens chefs-d'œuvre et l'impulsion donnée à la création de chefs-d'œuvre nouveaux. C'est mieux que cela encore, c'est la participation par toutes les classes de la société à la manne intellectuelle.

A ce point de vue, Messieurs, on ne peut faire autrement que de rattacher l'imprimerie au plan providentiel, et, en la rapprochant de la vapeur et de l'électricité, voir en elle un des moyens nécessaires à la réalisation de cette grande unité religieuse, prédite et promise par l'Ecriture avant la consommation des temps.

Mais nous n'avons à nous occuper que de l'influence qu'elle a exercée sur l'ensemble de la littérature. D'abord, il est aisé de voir que c'est à elle que sont dues, non seulement la vulgarisation des chefs-d'œuvre des langues anciennes, mais encore leur conservation et la découverte de trésors littéraires que l'on croyait perdus.

N'est-ce pas à l'imprimerie qu'est dû ce que l'on appelle la renaissance, la résurrection de l'art grec et de l'art romain, la splendeur donnée à la littérature grecque et à la littérature latine ?

Le grand pontife, chef de ce mouvement, Léon X, qui a imposé son nom au seizième siècle, fit établir au Vatican une imprimerie grecque, et c'est aux recherches faites surtout par les premiers imprimeurs et par les savants qui les mettaient en œuvre en Italie, en France et en Allemagne, que l'on doit la découverte d'un grand nombre de manuscrits enfouis dans la poussière des bibliothèques, et aussi d'un grand nombre d'écrits que l'on ne connaissait jusque-là que par la mention qui en était faite dans d'autres ouvrages.

Voyez quelle immense éclosion dans ces travaux des Alde à Venise, à la fin du quinzième siècle et au commencement du

seizième, des Estienne, des Turnèbe et des Morel à Paris, où ils publiaient, *ex typis regiis*, les trésors manuscrits de la bibliothèque du Louvre, des Plantin à Anvers, des Gryphe à Lyon, puis, au dix-septième, des Elzévir à Amsterdam ou à Leyde, sous leurs noms ou sous les pseudonymes connus des bibliophiles !

Quelles belles éditions premières des poëtes, des orateurs et des historiens ; quel enthousiasme créé alors chez tous les grands esprits, par ces riches productions ! Quelle vive lumière projetée par les recherches de Laurent Valla, d'Erasme, d'Hensius, de Gehrard et de tant d'autres commentateurs ! Que de vie et d'activité littéraire ! mais aussi, il est vrai, que de morgue, de fureur pédante, d'orgueil poussé à l'excès, non-seulement chez Scaliger, qui se faisait appeler un abîme de science, mais chez un grand nombre de ses contemporains ! Saumaise, qui n'est aujourd'hui connu de la foule que par un vers de Boileau, se rencontrant un jour avec deux autres savants, ceux-ci lui dirent : " A nous trois, nous pouvons tenir tête à toute la science de l'Europe." — " Mettez-vous avec les autres, et je vous tiendrai tête à tous, moi seul," répondit héroïquement Saumaise. Il fallut, au dix-septième siècle, tout l'esprit de Boileau et de Molière pour ramener les écrivains à une modestie relative, et mettre fin à toutes ces extravagances. Cette immense considération qui s'attachait aux éditeurs et aux commentateurs des classiques, vous donne cependant une idée de l'enthousiasme qu'excitait leur publication.

Ce ne furent point seulement les classiques païens, mais aussi les premiers poëtes et les premiers orateurs chrétiens, qui furent mis en lumière par la presse à ses débuts. Alde le grand, préoccupé d'une idée qui est encore de nos jours le sujet de vives controverses, publia ses *Poetæ Christiani* en trois volumes — 1500 à 1504 — un desquels est tout entier consacré aux poésies admirables de St Grégoire de Nazianze.

Les écrits des Pères de l'Eglise furent aussi répandus en même temps que le texte et les traductions de la bible, et les œuvres de saint Bernard, de saint Thomas d'Aquin et des autres docteurs des onzième, douzième et treizième siècles, figurent parmi les premiers incunables.

L'esprit humain se trouvait donc armé de toutes pièces pour les grandes controverses qui suivirent, et on ne peut s'empêcher de voir autre chose qu'une simple coïncidence dans tous les

événements qui s'accumulent à cette époque, dans le grand mouvement artistique sous le patronage de Léon X, qui a peuplé l'Italie des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, dans les disputes théologiques si passionnées qui ont engendré les guerres de religion, dans la découverte de l'Amérique, que les conséquences de ces guerres ont contribué à peupler, dans les nombreuses découvertes scientifiques dans lesquelles l'Italie se place tout d'abord au premier rang, ainsi que dans les hardies entreprises de navigation où elle est bientôt suivie et dépassée par l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre et la Hollande.

Tandis que les savants, les théologiens et les poëtes continuent encore, pendant quelque temps, à écrire dans la langue du vieil empire romain, les langues modernes prennent bientôt leur place autour d'elle ; l'Italie, ayant encore en cela la préséance, puisque le poëme immortel de Dante date de la fin du treizième siècle et que sa première édition est de 1472.

En 1525, un poëte français dont le langage est encore assez intelligible aujourd'hui, Clément Marot, se fait imprimer ; en même temps ou à sa suite viennent Ronsard, Régnier, Malherbe, et, en prose, Rabelais, Montaigne, saint François de Sales et tous les écrivains du seizième siècle, préparant la sublime manifestation littéraire du siècle suivant. C'est alors que Bossuet, Fénelon, Massillon et Bourdaloue, Corneille, Racine, Lafontaine, Paschal, Molière et Boileau, placent la France et la langue française au sommet de la civilisation européenne et remportent des victoires qui, à l'encontre de celles du grand roi dont leur siècle porte le nom, ne devaient être suivies d'aucune défaite.

En 1616, c'est-à-dire au commencement de ce même siècle, mourait au lieu de sa naissance, à Strattford-sur-Avon, un acteur qui, comme Molière, a dû à la presse plus encore qu'aux tréteaux, l'immense réputation dont il jouit dans le monde entier, et qui, chose sans exemple chez aucun autre peuple, après plus de trois siècles, règne encore presque sans rival, sur l'empire littéraire qu'il a pour bien dire créé. La langue anglaise, fixée par Shakespeare et par les traducteurs de la bible, a peu varié depuis. Milton, qui n'avait que huit ans lors de la mort de Shakespeare, devait achever de lui donner sa perfection, car c'est aux poëtes surtout, qui ont à lutter contre les plus grandes difficultés du langage et dont les œuvres s'apprennent plus

facilement par cœur, que revient la gloire d'imprimer à la langue le sceau de leur génie.

Il n'y avait guère plus d'un siècle et demi que William Caxton, qui avait imprimé à Cologne, sous les yeux de son maître Ulric Zeld, élève lui-même de Gutemberg, le premier livre anglais, avait introduit l'imprimerie en Angleterre. Ce livre était la traduction d'un vieux roman de chevalerie écrit en français. Lorsque le typographe, qui devait être aussi un homme d'état, puisqu'il représenta son pays dans des négociations importantes, s'occupait de son œuvre laborieuse et pour lui-même peut-être ingrate, avait-il quelqu'idée de l'immense développement qu'allait prendre cette langue, qui faisait dans l'imprimerie de si modestes débuts ? Songeait-il à la part si active que l'art utile dont il dotait alors sa patrie allait avoir, dans la création de cet immense empire britannique, dont les succès et les entreprises, dans toutes les parties du monde, sont, plus que ceux de toute autre nation, identifiés avec les progrès du journalisme ? Eut-il quelque vision de cette Nouvelle-Angleterre, qui devait, aussi elle, faire parler la langue anglaise à des millions d'hommes et donner un développement presque vertigineux à l'art nouveau ?

Il faudrait plusieurs soirées comme celle-ci, pour tracer le tableau du développement des deux littératures qui nous intéressent le plus, celle de l'Angleterre et celle de la France ; pour parler de l'influence qu'avaient surtout sur cette dernière les littératures de l'Italie et de l'Espagne, et pour jeter même un simple coup d'œil sur celles de l'Allemagne et des divers autres pays de l'Europe, dont les langues nationales ont été plus récemment émancipées du joug des langues anciennes et même de celui de la langue française. J'ai voulu seulement, en montrant combien l'apogée des littératures française et anglaise, de la première surtout, est voisine de l'établissement de l'imprimerie, indiquer l'influence exercée par cet art.

Le rapprochement serait encore bien plus saisissant, s'il m'était permis de montrer étape par étape, combien furent rapides les progrès de ces deux littératures et de ces deux langues, dans le seizième siècle et au commencement du dix-septième.

Et nous aussi, peuples de ce nouveau continent, nous étions pour quelque chose dans ce grand mouvement intellectuel. Il portait en lui-même les destinées de nos sociétés diverses.

Tandis que le libraire Cramoisy publiait les premières édi-

tions des ouvrages de Bossuet, il imprimait aussi ces modestes relations de la Nouvelle-France, qui, chaque année, passaient entre les mains des hommes d'état, des grandes dames de la cour, des personnages influents, en même temps qu'elles pénétraient dans les couvents et les séminaires et excitaient le zèle des futurs missionnaires. Pauvres petits livres, longtemps dédaignés peut-être, et qui aujourd'hui se vendent au poids de l'or ! Ils le méritent bien, car ils plaidèrent jadis, plus éloquemment que les dépêches des gouverneurs, la cause de la jeune et mal heureuse colonie.

Nous ne songeons peut-être pas assez à ce qu'a fait la découverte de l'imprimerie pour la colonisation de l'Amérique. Sans aborder le thème, un peu banal aujourd'hui, de la vive impulsion donnée aux Etats-Unis par la presse, qui y fut établie si à bonne heure ; sans rappeler que l'homme qui révéla son pays à l'Europe et contribua si puissamment à l'émanciper, fut un imprimeur, disons seulement que, sans les nombreuses relations publiées par les premiers voyageurs italiens, espagnols, portugais, anglais, français et hollandais, livres qui étaient alors aussi répandus qu'ils sont devenus rares, les peuples de l'Europe n'auraient peut-être point persévéré dans leurs découvertes, dans leurs essais de colonisation. Le commerce seul ne crée que des rapports égoïstes et passagers ; ce sont les rapports d'intelligence à intelligence qui portent les plus grands fruits. Ce sont les grandes idées, surtout l'idée religieuse, remuées par les livres, qui ont activé la passion des découvertes et en ont fait une œuvre auguste et bénie du ciel. Chose étrange, c'étaient les dangers mêmes de ces expéditions, les peintures des mœurs sauvages qui fascinaient l'Europe et attiraient les voyageurs.

Indépendamment des livres nombreux qui font aujourd'hui les délices des bibliophiles, les grands recueils de De Bry en Allemagne, de Hakcluyt en Angleterre, de Ramusio en Italie, étaient comme autant de gazettes coloniales qui attiraient l'attention des gouvernements et des peuples, réveillaient et stimulaient la curiosité et l'ambition, et faisaient encore plus souvent appel à des sentiments plus généreux.

Eh bien ! si l'on n'eût eu encore que les lettres copiées et passées de mains en mains, il est possible, après tout, que les découvertes de Christophe Colomb, de Jacques-Cartier, de Hudson, de Champlain, déjà environnées d'un certain mystère par la jalousie mutuelle des gouvernements, eussent été soustraites à

l'attention des nations, et, sans oser dire qu'elles fussent, comme celles de Danois et des Islandais, demeurées sans résultat, le mouvement des peuples vers l'Amérique eût été certainement beaucoup plus lent et moins universel.

Mais ces bienfaits de l'imprimerie, personne ne saurait les nier ; ce qu'on lui reproche est tout différent : c'est sa puissance même, sa puissance pour le mal ; c'est le désordre qu'ont causé et que causent encore les folliculaires et les pamphlétaires ; c'est, ajoute-t-on aussi, l'abaissement du niveau littéraire par la multiplicité des publications, par la hâte avec laquelle on se voit forcé de travailler, par la substitution du métier à l'art ; enfin c'est l'industrialisme littéraire, éclos de nos jours et qui, toujours augmentant, enlève à la littérature quelque chose de sa grandeur et de sa dignité.

On oublie le bon côté de ces stimulants pour la production. On ne s'aperçoit pas que si beaucoup d'œuvres qui ne le méritent point voient le jour, beaucoup qui méritent de vivre resteraient souvent dans l'obscurité et, pour bien dire, dans le néant.

Et cette immense activité intellectuelle dont on est tenté de se plaindre, elle n'est point cependant tout à fait sans contrôle. Je ne dirai rien de celui des gouvernements et des lois, qui est devenu, il faut l'avouer, presqu'impuissant ; je ne parlerai point de celui de l'autorité religieuse, qui, dans les religions qui ont conservé quelque discipline, est loin d'être sans valeur ; je parlerai seulement du contrôle de la critique littéraire.

L'auteur travaille aujourd'hui sous les yeux de la presse quotidienne et de la presse périodique, Argus, à qui rien n'échappe ; il est entouré, de plus, de nombrenx rivaux, de concurrents jaloux et intéressés. S'il a du génie ou simplement du talent, il a mille raisons pour une de s'élever et de se rendre aussi parfait que possible ; car le sucès le portera plus sûrement et plus promptement qu'autrefois aux honneurs et à la fortune.

J'admets que ces mobiles eux-mêmes ont leurs dangers, que l'auteur est plus porté à flatter les goûts et les passions de ce grand tyran des temps modernes qui s'appelle le public. Mais là ne sont pas, même au point de vue humain, les succès véritables et durables. Ces passions sont éphémères ; ce sont plutôt des caprices que des passions. Que noble est le rôle de l'écrivain qui, au lieu de s'en faire l'esclave, s'en rend maître,

qui dompte ce public dont il dépend, qui lui impose sa raison au lieu de subir son vertige, qui prend le parti de la justice contre celui de la passion, celui des minorités opprimées contre les majorités triomphantes, de la religion outragée contre ses insulteurs !

Aux époques les plus tourmentées et les plus difficiles, il y a toujours de ces âmes généreuses qui font appel aux meilleurs sentiments de l'humanité. Il suffit alors d'un bon volume qui fait tranquillement son chemin au milieu des mauvais, d'une belle page répétée de journal en journal, pour prévenir ou réparer bien des malheurs, pour porter la paix là où étaient entrées la haine et la désolation, pour relever les courages abattus, raviver la foi qui allait s'éteindre, réchauffer la charité attiédie, et faire descendre les rayons de la douce espérance à travers les ombres du désespoir le plus sombre et le plus farouche.

Dans un livre écrit sur la bibliophilie, cette passion aussi vieille que l'art d'écrire et qui, plus commune que jamais de nos jours, prouve qu'en se multipliant le livre n'a rien perdu de son prestige, je trouve une histoire charmante, qui mieux que tout ce que je pourrais dire rendra ma pensée (1).

Une pauvre veuve à qui son mari, malheureux bibliomane, avait laissé ses livres pour toute fortune, avait porté un à un chez le bouquiniste les précieux volumes, dont elle se séparait avec d'autant plus de regret, qu'elle savait de quel amour ou plutôt de quel culte ils avaient été l'objet. Un seul lui restait. Une note manuscrite lui recommandait de ne s'en défaire qu'à la dernière extrémité ; il était, lui disait-on, d'une très grande valeur et le prix qu'elle pourrait en trouver lui serait d'une précieuse ressource.

Par une froide journée d'hiver où le feu et la nourriture allaient lui manquer, elle prend le vénérable in-folio et lui fait suivre le chemin de tous les autres. Le marchand lui dit que ce livre était d'une trop grande valeur, qu'il ne fait point d'affaires de ce genre ; mais il la prie de lui en laisser copier le titre, au cas où quelqu'une de ses pratiques serait disposée à en faire l'emplette. La pauvre veuve reprend tristement la route de sa mansarde, remportant le volume, bien chagrine de ne pas l'avoir vendu, fière cependant de ne pas l'avoir sacrifié.

(1) Fertiault — *Les amoureux du livre.*

A quelques jours de là, un amateur se présente à l'auvent du bouquiniste. Il voit par hasard la note et tombe en extase. C'est un exemplaire d'un livre rarissime qu'il possède aussi ; mais, lacune horrible et qui depuis longtemps faisait son désespoir, il manquait au sien le dernier feuillet.

Tous les renseignements pris, il court au logis de la veuve, parcourant à toute vitesse les rues longues et obscures qui l'en séparent, montant quatre à quatre les marches de l'interminable escalier qui conduit à la triste mansarde. Puis là, il écoute, frappe, écoute encore. Rien, pendant longtemps. Il allait se retirer le désespoir dans l'âme, lorsqu'un léger bruit se fait entendre. Il s'approche et cherche en vain à faire pénétrer ses regards dans la chambre. Tout était hermétiquement bouché avec du papier. Une si étrange précaution lui suggère l'idée d'un malheur. Mouvement soudain de charité, ou élan suprême de bibliomanie, il enfonce résolument la porte. Un réchaud que l'on venait d'allumer était au milieu de la chambre nue et froide, et tous les préparatifs d'un suicide par asphyxie étaient évidents.

Alors le bibliophile explique à la malheureuse l'objet de sa visite ; mais au lieu de la calmer, l'offre d'une somme considérable, en échange du précieux volume, augmente le désespoir de la pauvre femme. En effet, cruelle ironie du sort, le réchaud était allumé avec des feuilles de papier, et ces feuilles n'étaient autres que les débris de l'incunable. Dans l'exaltation de ses sentiments, dans son ignorance, dans l'horreur de la faim et de la misère, elle avait voulu que le livre que son mari lui avait laissé comme dernière ressource, lui servît au moins à aller le rejoindre.

Le bibliophile regarde cependant autour de lui. Il aperçoit la couverture du volume intacte, et, prodige qui devait venir en aide à la fois à sa charité et à sa passion d'amateur, il y trouve le feuillet si longtemps désiré ! Par une pensée généreuse, il double l'offre qu'il avait faite : mon exemplaire, se dit-il, n'en sera que plus certainement unique en se complétant, et il laisse à la veuve une somme assez considérable pour la mettre pour longtemps à l'abri du besoin.

Eh bien ! Messieurs, vérité ou fiction, cette histoire me semble tout au moins l'équivalent d'un apologue, qui nous montre ce que peuvent être pour l'âme humaine, pour la société elle-même, un seul livre, une seule page d'un seul livre. Et certes, s'il s'était agi d'un bon livre, au lieu d'un livre rare et qui méritait

probablement de l'être, si la pauvre femme avait été en état de le bien lire et de le bien comprendre, l'histoire n'aurait pas eu sa raison d'être.

Que de fois, en effet, de pauvres âmes succombant, non pas aux atteintes du froid et de la faim, mais à celles plus terribles du doute et du désenchantement, ont été relevées et fortifiées par une bonne lecture ! Que de fois la société elle-même, ayant, comme pour bien, dire, perdu sa voie, se livrait au désespoir, lorsqu'un bon et grand livre, comme l'Imitation de Jésus-Christ, *l'Exposition* de Bossuet, ou le Génie du Christianisme de Chateaubriand, est venu lui montrer la route qu'elle devait suivre !

Dans notre jeune pays, où l'imprimerie n'est établie que depuis un peu plus d'un siècle, mais où certainement, à proportion de notre population et de nos ressources, elle a déjà pris de grands développements, espérons que tous les beaux livres seront de bons livres, qu'ils viendront toujours au moment où les besoins de la société les réclameront, pour lui inspirer le courage dans ses épreuves, et la guider, sous l'œil de Dieu, dans l'accomplissement de ses grandes et glorieuses destinées.

DISCOURS DE M. WHITE

Mesdames et Messieurs,

J'ai l'honneur d'être chargé par le comité d'organisation de vous entretenir des progrès de l'art de l'imprimerie et surtout de cette institution si populaire, le journalisme. Nous ne nous occuperons point de décider si le mérite de l'invention de l'imprimerie appartient à Caxton, à Fust, à Gutemberg, à Schœffer, ou à aucun des autres hommes remarquables qui ont été tour à tour réputés dignes de cet honneur ; nous constaterons seulement que Caxton possède seul et sans rival celui d'avoir introduit cet art important dans notre mère-patrie. Il y a loin, certainement, de la lourde presse faite de bois, qu'il avait montée

dans l'abbaye de Westminster, aux admirables et rapides mécanismes en usage de nos jours; mais, à cette exception près et aussi à l'exception de la différence des caractères—ce qui est plutôt du ressort du fondeur que de l'imprimeur,—les procédés en usage alors, et ceux qui sont encore suivis aujourd'hui, sont à peu près les mêmes.

L'art de l'imprimerie peut se diviser en deux départements distincts, l'un est celui de la composition typographique et l'autre celui de l'impression. Dans le premier il n'y a guère eu de changements ou d'améliorations, à moins que l'on ne veuille regarder comme des améliorations les diverses tentatives qne l'on a faites d'établir des machines à composer; le premier essai de ce genre a été fait par le Dr Church, à Cincinnati, en 1820. Il y en a eu d'autres depuis; mais on n'est point parvenu à populariser l'emploi de ces machines. (M. White expose ici les difficultés qui s'opposent à l'adoption de cette invention.)

Il est douteux que l'art de la composition typographique ait fait de nos jours de grands progrès; on s'occupe surtout de la rapidité et c'est le cas dans les concours ou tournois qui se tiennent entre compositeurs. Mais la composition n'est point tout l'art de l'imprimerie.

Malheureusement, le principe d'uniformité de paiement pour la composition *à la pièce*, établi par les associations typographiques, a détruit toute émulation dans les travaux à l'entreprise. La correction et l'élégance de la composition y ont perdu beaucoup. Tout en reconnaissant aux imprimeurs comme aux autres ouvriers le droit de se protéger mutuellement, je dois déplorer le résultat de leurs efforts dans ce qu'il a eu de funeste aux progrès et à l'excellence de l'art.

Il y a eu dans la manufacture des presses d'étonnants progrès depuis la vieille presse de bois, et depuis le temps ou avant cela on se servait de la brosse et du maillet, jusqu'aux machines perfectionnées de Hoe, qui impriment par heure douze mille feuilles de papier sur les deux faces.

Passant à la seconde partie de son discours, le journalisme, M. White cita l'auteur d'un ouvrage ayant pour titre: "Le journalisme britannique," qui a résumé comme suit l'histoire des journaux: "Premièrement, nous avons eu les lettres manuscrites qui se passaient à l'aristocratie et aux gens très riches; puis, à mesure que la passion d'apprendre les nouvelles augmentait, la *ballade* chantée ou récitée; puis le pamphlet; puis

la feuille périodique ; puis enfin la gazette telle que nous la connaissons."

Il retraça ensuite l'histoire du journalisme en Angleterre, depuis l'établissement du premier journal, en 1622, et aussi en Amérique, depuis la première gazette, publiée à Boston en1690, et qui fut supprimée par l'action directe de la législature coloniale, pour avoir mal parlé d'elle et du gouvernement. Il fit ensuite allusion aux premiers journaux publiés au Canada : la *Gazette de Québec* en 1764 et la *Gazette de Montréal* en 1780. Cette dernière est en ce moment la doyenne du journalisme canadien. Le premier numéro publié annonçait que l'on s'y abstiendrait de toute discussion des affaires politiques de la province sans la permission du gouvernement. C'était là une abstention extrême dont on ne saurait accuser la presse de notre époque. Depuis ce temps, la presse a fait des progrès extraordinaires. Aujourd'hui, l'existence du journal est partout le premier signe de progrès. A peine s'est-il fait quelque défrichement dans la forêt, à peine un village a-t-il commencé de naître, qu'il faut de suite un journal, qui se fait l'organe de la jeune colonie, pour exposer ses besoins et trop souvent aussi pour satisfaire ses passions. L'invention du télégraphe électrique et la fureur d'avoir des nouvelles données, pour bien dire, d'heure en heure, ont grandement changé le caractère de nos journaux ; tandis que, d'un autre côté, la manie des articles à *sensation*, le désir d'avoir toujours du nouveau aux dépens même de la sécurité de la vie privée et de l'honneur et du repos des familles, sont loin d'avoir amélioré le ton et la portée morale de nos journaux. Mais, malgré tous ses défauts, la presse quotidienne rend d'immenses services à la société. Avec une presse libre, boulevard des libertés populaires et source de toutes les réformes, le progrès social est assuré. La gazette est devenue la littérature, souvent l'unique littérature des masses; elle donne l'empreinte à leurs opinions, elle dirige leurs destinées. On ne saurait s'exagérer la responsabilité qui s'attache à l'exercice d'une aussi grande influence, et tous ceux qui y prennent part d'une manière ou d'une autre, pourraient bien ajouter à leur prière quotidienne les paroles prononcées par le doyen Stanley, à la célébration Caxtonienne qui s'est faite à l'abbaye de Westminster : " Donnez-nous, ô mon Dieu, le sentiment de ce que vaut la vérité, qu'elle soit bien ou mal reçue ! Donnez-nous la franchise, la droiture, le courage, la foi qui fuit les ténèbres et se réjouit dans la lumière."

DISCOURS DU Dr MAY

Le Dr P. S. May, du département de l'instruction publique d'Ontario, félicita le comité d'organisation sur le grand succès de l'exposition. Il craignait bien qu'il ne fût très difficile d'en faire une semblable dans la province d'Ontario. Il parla aussi des trésors bibliographiques que le Dr Trumbull, de Hartford, avait exposés. Après avoir fait quelques remarques sur l'enfance et la jeunesse de Caxton, dans lesquelles il s'attacha à montrer l'influence de l'éducation sur la carrière des grands hommes, il en vint à l'établissement de l'imprimerie en Amérique ; il parla assez au long de la Bible d'Elliot, exposée par le Dr Trumbull et qui est un des premiers chefs-d'œuvre de la typographie américaine, en même temps que le plus beau monument des langues sauvages de l'Amérique. Il réitéra, en terminant, ses félicitations sur le succès de cette belle entreprise, succès dont il n'aurait pas eu d'idée s'il n'eût été présent, et qui fait le plus grand honneur, non-seulement à la Société numismatique, mais à la ville de Montréal et à tout le pays.

TABLE DES MATIÈRES



